

A. HANS

Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —



HUBERT GOFFIN

I

— Maître Goffin, comme vous marchez courbé ! Seriez-vous indisposé ?

— Ah, Bertrand, est-ce vous ? J'allais passer sans vous voir. N'avez-vous pas encore appris la nouvelle ? Non, sans doute... Un charretier venant de Liège vient de m'en faire part.

— Quoi donc ? Un malheur ?

— Soixante-huit mineurs ont péri à Horloz..

— Que dites-vous ?... Soixante-huit ?

— Oui, il y a soixante-huit manquants, et il paraît qu'il est impossible de retirer encore un seul vivant.

— Une inondation ?

— Non, une explosion.

— C'est terrible !

C'étaient deux mineurs qui s'entretenaient de la sorte, dans la soirée du 10 janvier 1812. Les deux hommes s'exprimaient en wallon, car ils habitaient à Ans, non loin de Liège... et au surplus, presque tous les mineurs, de ce temps-là, étaient des Wallons. A présent, plusieurs milliers de Flamands travaillent dans les mines, et vous n'ignorez pas que des mines sont en pleine exploitation dans le Limbourg.

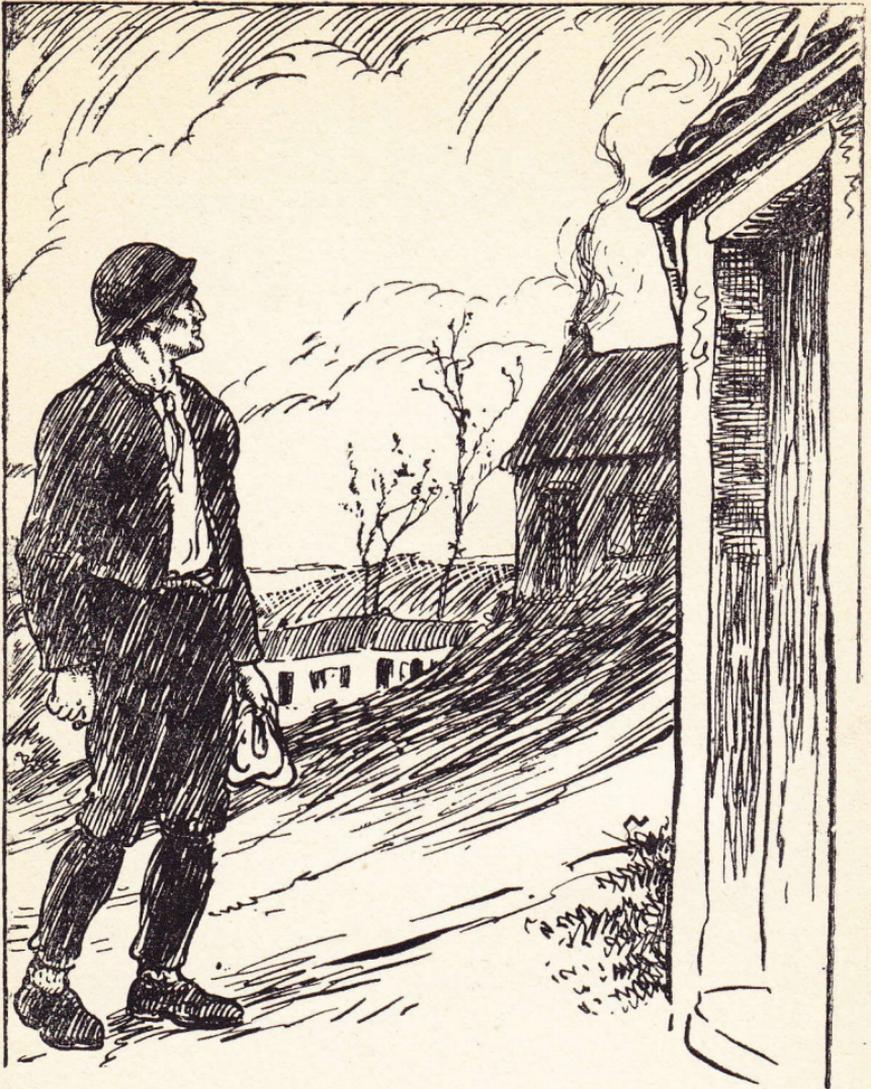
En effet, une terrible catastrophe était survenue dans la mine de Horloz, à la suite d'une explosion de grisou, ce gaz si dangereux.

La nouvelle avait produit une pénible impression sur nos deux mineurs. Eux aussi peinaient une grande partie de leur vie dans les entrailles de la terre, et ne voyaient que rarement la douce lumière du jour.

Ils s'entretinrent encore longuement de l'accident, et la poignée de mains qu'ils échangèrent en se séparant enfin signifiait plus qu'un banal salut.

Celui d'entre eux qui avait été le premier informé,

et que nous avons entendu nommer Hubert Goffin, arriva bientôt près d'une maisonnette, où résonnaient des voix d'enfants.



D'ordinaire, c'était douce musique à ses oreilles... mais à présent, il était impossible au mineur de se réjouir. Il songeait aux soixante-huit disparus, ses camarades, ses frères, et aux veuves et aux orphelins qu'ils laissaient.

Hubert Goffin ouvrit la porte et pénétra dans une pièce, bien chauffée, encore que parcimonieusement éclairée.

— Père ! s'écrièrent six voix à l'unisson, et six enfants se bousculèrent pour serrer sa main.

Le plus petit, il est vrai, ne faisait encore que balbutier ce doux nom de père, mais ses yeux scintillaient de joie, et comme il était encore trop petit pour atteindre la main, il s'accrocha aux jambes du mineur.

Goffin prit l'enfant dans ses bras, et l'embrassa tendrement.

Les lèvres maculés de poussière de charbon devaient, songez-vous peut-être, souiller les petites joues roses ?

Non, Hubert Goffin se lavait immédiatement au sortir de la mine, et revenait propre à la maison.

Une femme, simplement vêtue, se tenait près du poêle ronflant, agitant une cuiller dans une casserole.

C'était l'épouse Goffin, et sa figure amène souhaita la bienvenue à son mari.

Mais la mère vit bientôt que quelque chose tracassait le père, et elle demanda anxieusement :

— Où est Mathieu ?

— Il me suit. Tu sais bien que tu l'avais chargé d'une commission.

— Oui, c'est vrai... mais qu'as-tu donc, Hubert ?

— Je n'ai rien, moi... vraiment. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je croyais le voir à ton visage... Tu es fatigué peut-être.

— Oui.

— Venez, les enfants, laissez le père en repos. Je dresserai la table et je pourrai ensuite coucher les petits. Allons, ne fatiguez pas votre père.

— Laisse-les, la mère, ils voient si peu leur père. Ils aiment tant à jouer avec lui, répliqua le mineur. Hue dia, qui vient se mettre à cheval sur mon dos ?

— Moi ! Moi ! crièrent joyeusement les petits.

Et l'homme, qui avait travaillé durant toute la journée dans les couloirs étroits, qui avait dû, des heures entières, se tenir dans une position courbée, et dont, au surplus, le cœur était enténébré par une funèbre nouvelle, ne voulut pas priver les enfants de leur récréation favorite... A quatre pattes, il fit le tour de la chambre, tandis que trois garçonnets se juchaient sur son large dos, aux exclamations joyeuses des autres qui criaient à l'envi : « Cheval, jouons au cheval ! »

Ensuite Goffin dut faire marcher le pendule. Il éleva un des enfants entre ses bras robustes, et le fit balancer, tandis que les autres petits psalmodiaient en mesure : Ding, don, ding, don... en imitant la voix d'airain des cloches.

Une chaude atmosphère d'intimité et de plaisir emplissait la chambrette du mineur.

Mais la mère, qui n'oubliait pas que son mari était harassé de fatigue, servit le diner plus tôt qu'à l'ordinaire en criant :

— A table, à table !

Le jeu prit fin. L'on n'entendit plus que le bruit des cuillers et des fourchettes, car tout le monde avait bon appétit. Le plus jeune enfant même, assis aux côtés de Goffin, s'escriyait de son mieux avec sa cuiller, mais le père l'y aidait ; sinon, malgré le bon vouloir du petit, des malheurs eussent pu arriver, et c'eut été dommage pour la nappe étincelante de blancheur.

Et à peine la dernière bouchée était-elle avalée, que le marchand de sable fit son entrée... Invisible, il lança le sable dans les yeux des petits, qui se mirent à se frotter les yeux, mais en vain. Aidée du père, la mère déshabilla ses petits chérubins, leur fit dire leur prière, et les mit coucher. Elle les borda soigneusement car la température était rigoureuse, ce mois de janvier.

La petite maisonnette devint silencieuse.

— Mathieu tarde longtemps, dit tout à coup la femme.

— Il aura appris la nouvelle, répliqua le père avec un profond soupir.

— Quelle nouvelle ? reprit la mère avec anxiété. Tu me caches quelque chose . . .

— Oh, les enfants apprendront toujours la nouvelle trop tôt.

— Une catastrophe ?

— Pas ici, à Horloz . . . Il y a eu une explosion de grisou.

— Y a-t-il des morts ?

— Hélas ! Soixante-huit.

— Soixante-huit ! C'est horrible ! reprit la femme, fortement impressionnée. Quand cela s'est-il passé ?

— Ce matin. Le messenger me l'a raconté. Il se pourrait que la nouvelle fut exagérée. Je le souhaite ardemment... mais oh ! ce grisou... et l'imprudence de tant d'entre nous.

— Soixante-huit morts ! répéta la mère Goffin. Pauvres gens ! Et malheureuses femmes, malheureux orphelins !

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Oui, tout à l'heure, alors que je jouais avec les petits, je songeais à tous ces orphelins dont les pères sont étendus sans vie dans les mines et j'ai dû me faire violence, dit Hubert Goffin, profondément ému. J'aurais pleuré. Pauvres enfants.

La porte s'ouvrit, et livra passage à un jeune garçon d'une douzaine d'années. C'est Mathieu, le fils aîné, qui malgré son jeune âge, travaillait déjà dans la mine.

Douze ans... il en paraissait à peine dix. Le travail souterrain, la privation presque continuelle d'air pur et de lumière, cela n'est guère sain.

Mathieu sembla surexité . . . il oublia cette fois d'embrasser sa mère, ce qui, à son retour, était son premier geste

— Une grande catastrophe est arrivée à Horloz ! s'écria-t-il hors d'haleine.

Il avait couru sans doute.

— Cent morts, ajouta-t-il.

— Cent ! s'écria la mère.

— L'on exagère sans doute, comme toujours, intervint Goffin.

— Le saviez-vous déjà ? demanda Mathieu, un peu désappointé.

— Oui, mon enfant, mais l'on m'a assuré qu'il y avait soixante-huit morts. C'est déjà bien assez.

Pleurant doucement, la mère servit à souper à Mathieu, et le garçonnet se mit à manger, mais de moins bon appétit qu'il n'avait coutume.



Le père lui n'avait fait que feindre de la bonne humeur pour ne pas attrister les enfants et ne pas les priver d'un plaisir qu'ils se promettaient depuis la matinée.

A présent, il était taciturne, abattu... en esprit, il était à Horloz.

Et lorsqu'il se fut étendu sur son lit, il ne parvint pas à s'endormir, malgré sa fatigue. Il lui semblait voir les cadavres mutilés de ses camarades, il croyait entendre les gémissements des veuves, les pleurs des orphelins...

Il avait déjà assisté à de pareilles scènes, il avait

consolé des femmes, caressé des enfants... car Hubert Goffin avait le cœur noble et sensible.

Et un moment, il se figura ce qui se passerait à son foyer, si, un soir, ses enfants devaient attendre en vain leur père, étendu sans vie, dans un couloir de la mine, où, tragiquement, avait passé une bouffée de grisou...

Ce ne fut, il est vrai, qu'un moment... il était pareil au marin, qui essuye une larme, à l'aspect du cadavre d'un de ses camarades, rejeté par les flots, mais qui, sans une hésitation, sans un recul, reprend la mer... De même, demain, Goffin descendrait dans le puits sombre, pour y travailler dans les galeries étroites, où il gagnerait, à la lueur tremblotante d'une petite lampe, de quoi vivre, lui et les siens.

**

Le matin était venu. La mère Goffin frissonnait. Le froid l'avait saisie, au sortir du lit bien tiède. Sans faire de bruit, elle alluma rapidement le fourneau, pour préparer le déjeuner de son mari et de son fils, qui devaient se rendre fort tôt à la mine.

L'horrible nouvelle de la veille semblait lui peser sur les épaules comme un fardeau qu'il lui était impossible de secouer.

Elle éveilla d'abord son mari, puis se rendit à l'étage, une chandelle fumeuse à la main.

C'est là que reposait son aîné, son cher Mathieu.

Il dormait paisiblement. Il avait le bras droit passé autour du cou de son petit frère... Il tenait le jeune corps serré contre le sien pour le préserver du froid, car Mathieu avait, comme son père, le cœur bon et compâtissant.

Sa mère le regarda.

Le réveillerait-elle, le laisserait-elle retourner vers la mine cruelle, qui semblait se repaître de pères, d'époux, de fils ?

Les larmes lui coulaient sur les joues.

— Réveille-le, la mère, nous sommes les hommes du devoir, lui murmura une voix.

Hubert, qui savait ce qui devait se passer dans le cœur de la mère, avait suivi sa femme sans se faire remarquer.

— La mine, la mine, murmura la femme. Il est encore si jeune.

— Réveille-le, la mère, reprit Goffin. Nous devons regarder le danger en face... Nous sommes nés mineurs, les soldats de l'armée du travail. Oui, réveille-le.

— Tu as raison. Il ne faut pas que je sois faible, et, tendrement, elle dénoua l'étreinte du bras passé autour du cou du petit, et, d'un ardent baiser où s'exprimait tout son immense amour maternel, elle éveilla l'ainé.

Mathieu ouvrit ses yeux ensommeillés.

— Il est temps, murmura la mère.

— Oui, mère.

Il faisait bon et douillet dans le lit... et dehors il faisait si froid... on concevra aisément que l'enfant se retourna encore une fois sous les draps... mais ensuite, il se leva doucement.

Il ne se douta pas du violent combat intérieur qui venait de faire souffrir sa mère.

Goffin, déjà, était redescendu. Sa femme l'imita. Et le mineur prit les mains de son épouse entre les siennes... les siennes, rudes et calleuses, d'honnêtes mains de travailleur, et il dit doucement, tendrement :

— La mère, ne sois pas craintive, n'est-ce pas ? Nous sommes mineurs et connaissons notre devoir. Courageusement, nous allons reprendre la tâche de tous les jours, encore que nous songions aux camarades disparus.

Mathieu descendit à son tour, et le frugal déjeuner fut rapidement expédié.

Et ils se levèrent alors, le père et le fils, le chapeau de cuir bouilli sur la tête, la blouse bleue sur le dos.

...animés du désir de bien faire, le père pénétré de son devoir d'assurer l'existence de son nombreux ménage, le fils, plus grave que l'on n'eut attendu d'un enfant de son âge. C'est avec peine que la mère Goffin les vit partir... après avoir longuement embrassé son fils.

Mathieu comprit ce qui se passait en elle, car il lui murmura, après l'avoir tendrement embrassée :

— Je n'ai pas peur... le père est là.

La porte se referma sur eux. Ils disparurent dans les ténèbres. La mère éclata en sanglots... il lui fallait donner libre cours à ses larmes si longuement retenues ... et ensuite elle entama, à son tour, la besogne quotidienne.

Mais bientôt elle entendit du bruit à l'étage. Les petits s'éveillaient... et elle eut bientôt les mains pleines. Les petits voulaient sortir tous à la fois et, quoique aidée par les aînés, la mère ne sut tout d'abord où donner de la tête.

Enfin la maison se désemplit encore... plusieurs des enfants se rendaient à l'école.

La mère Goffin n'avait pas coutume de jaser avec les voisines. Les affaires de son ménage exigeaient trop de son attention, pour lui permettre de s'occuper encore de celui des autres.

Aujourd'hui, pourtant, elle se mit plusieurs fois sur le pas de la porte, car elle désirait entendre des détails au sujet de la catastrophe de Horloz.

Jadis, les nouvelles ne se répandaient pas aussi rapidement que de nos jours.

Horloz, il est vrai, n'était pas fort distant. Ce hameau¹⁾ relevait de la commune de St. Nicolas, près de Liège, et n'était donc pas situé loin d'Ans.

Et, ce jour-là, les habitants d'Ans apprirent avec certitude que le coup de grisou avait causé la mort de soixante-huit mineurs.

¹⁾ Ne pas confondre avec Horloz-Tilleur.

Et non seulement sur Saint-Nicolas, mais sur tout le district houiller, semblait peser comme une chape de plomb, une nuée de tristesse, car tous ses foyers qui subsistaient du travail de la houille, sentaient intimement qu'ils ne formaient qu'un seul grand foyer.

Comme la journée parut longue à la mère Goffin ! Enfin le moment arriva d'allumer la lampe et de clore les volets. L'heure du repos avait sonné.

Les mineurs rentraient...

Leurs pas lourds résonnaient sur le sol gelé. Un rai de lumière filtrait par les fentes de volets. Les fenêtres de quelques-unes des maisonnettes n'étaient pas encore closes, et à travers les fleurs que le givre avait gravées sur les vitres, on apercevait la ménagère besognant autour du poêle ronflant.

L'heure du repos... Mais non, dans plus d'un cœur il n'y avait pas de place pour une sensation d'apaisement... La catastrophe de Horloz comportait pour tous un sinistre avertissement.

Hubert Goffin et Mathieu rentrèrent ensemble.

Seuls, les plus petits des enfants jouèrent, ce soir là... les aînés semblaient graves, soucieux.

Ils ne comprenaient point, il est vrai, combien grave était la catastrophe, mais à l'école, ils s'étaient entretenus avec leurs petits camarades, de la mort, sournoise, mystérieuse... et les petits écoutaient attentivement ce que disaient les plus grands.

A cette heure, ils étaient moins inquiets ; le père était rentré.

Malgré tout ils se couchèrent beaucoup plus tranquillement que de coutume.

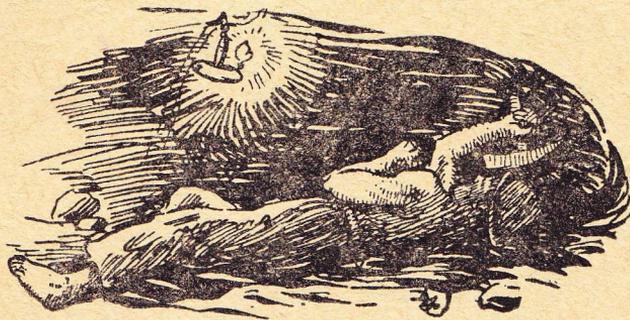
A. HANS

**MEESTER
HUBERT GOFFIN**

Penteekeningen van EDMOND VAN OFFEL

Kleuromslag van JAN WATERSCHOOT

Derde druk



L. OPDEBEEK — UITGEVER — ANTWERPEN
1944

A. HANS



MEESTER
HUBERT GOFFIN



L. Opdebeeck - uitgever - Antwerpen